

UNE CHANCE



I
—Le fait est, se disait
Sambo, que j'aurais la
tête bien petite....

II
—Si je n'avais pas la
bouche aussi grande.

—Ne parlons plus de cela, mon cher Harvey, et n'oubliez pas ce dont nous sommes convenus pour le journal.

Mais le rédacteur, redevenu maître de lui-même, se lève :

—Arrêtez, monsieur ; n'avez-vous pas dit que vous me donneriez six mille dollars pour causer un scandale de famille pour notre journal.

—Parfaitement.

—Puis-je toucher immédiatement un acompte de deux mille dollars ?

—Pourquoi tout de suite ?

—J'ai besoin de cet argent pour opérer un petit scandale.

—Très bien ? venez avec moi, voici le caissier.

M. Wadworth, en emmenant son rédacteur à la caisse, sourit de contentement ; il sait que l'argent est tout puissant, et que plus de deux mille abonnés de nouveaux lui rapporteront bientôt ces deux mille dollars.

—Oh ! il ne s'agit que de savoir s'y prendre !

II

Le lendemain, l'express de la Nouvelle-Orléans entrant en gare à l'heure réglementaire et M. Benjamin Wadworth saluait cordialement son ami Robert Copper.

Les deux amis ont pris place à table pour déjeuner, ils attendent Miss Ellinor. Un domestique apporte un numéro de la *Saint-Louis Review* qui vient de paraître. Le tirage ne commence qu'à trois heures du matin, de sorte que le journal donne les dernières nouvelles de la nuit.

M. Wadworth prend la feuille et commence à lire. Avec un joyeux étonnement, il reconnaît la signature de son rédacteur Harvey, et il lit en souriant :

“UN SCANDALE DE FAMILLE a eu lieu dans notre ville la nuit dernière. Dans une famille des plus distinguées le mariage de la fille unique avec un confrère étranger était résolu, bien que le père sut que sa fille n'aimait pas ce gentleman, mais un autre jeune homme... Et maintenant, soyez renversés d'étonnement ! En cet instant même, pendant que le père est assis à table pour déjeuner avec son confrère, et qu'il attend son enfant pour la présenter à celui-ci comme fiancé... en cet instant même il apprend que sa fille et son amoureux ont pris l'express pour New-York. Jusqu'à présent les choses en sont là ; nous écrivons ces lignes à la hâte avant de quitter la salle de rédaction. Selon les circonstances, nous tairons les nous ou nous ferons connaître à nos lecteurs les noms des personnes intéressées.”

Tout en lisant, M. Wadworth était devenu sérieux. Il avait à peine terminé que le garçon reparaisait et lui remettait un télégramme conçu en ces termes :

“Etes-vous satisfait, maintenant ? Poursuite inutile ; sommes hors d'atteinte. Partons pour Angleterre où nous marierons, pour cela avait besoin deux mille dollars. Enverrons bientôt notre adresse.—HARVEY.”

M. Wadworth avait pâli. Son ami Copper demanda :

—Etes-vous indisposé, cher ami ? Quelle est donc la cause de votre mauvaise humeur !

L'autre répliqua d'un air embarrassé :

—Veuillez m'excuser, je viens de recevoir une nouvelle qui vous concerne et vous intéresse aussi : ma fille en épousera un autre. Je suis dé-

solé de ce qui arrive, mais il m'est impossible d'arrêter la fugitive et moi-même je viens seulement d'être informé par la voie de mon propre journal.

—Par la voie de votre journal ?

—Mais certainement, répondit Wadworth sur un ton où perçait presque malgré lui l'orgueil professionnel ; est-ce que nous ne sommes pas toujours les mieux informés ?

—Mille tonnerres ! gronda Copper après avoir lu la dépêche ; c'était bien la peine de m'avoir fait faire des centaines de lieues pour ce mariage !

Et il sortit furieux en claquant la porte.

III

Huit jours plus tard le télégraphe transmettait ces mots à Londres :

“Admirez votre habileté et y applaudis. Revenez. Vous bénis.”

PAPA WADWORTH.

UN GOUT DE REVENEZ-Y

Lui.—Est-ce la première fois que vous êtes en amour ?

Elle.—Oui, et c'est si beau, que j'espère que ça ne sera pas la dernière.

AU CONTRAIRE, TRÈS CHARMÉ

La servante.—Il y a un homme à la porte qui vous envoie ce petit compte ; il dit qu'il est fort peiné de vous déranger tant que cela.

Le monsieur.—Oh ! dites lui qu'il ne me dérange pas du tout, qu'au contraire je serais très charmé de le voir repasser de temps en temps.

UNE PETITE IMPRESSION

Madame Lagrande.—Vous êtes allée au théâtre hier soir, quelle impression l'étoile principale a-t-elle produite sur vous ?

Madame Lapetite.—Presque point : elle n'a changé de toilette qu'une seule fois.

RIEN DE PERDU

Le reporter de journal.—Mademoiselle de La-hautefutaie est venue se plaindre que le portrait que nous avions reproduit de sa personne ne lui est pas du tout ressemblant.

Le rédacteur.—Eh bien ! alors, nous le ferons servir pour une autre.

DROLES DE GENS

Le propriétaire (au commis).—Vous avez été absent hier, pourquoi cela ?

Le commis.—J'ai été malade.

Le propriétaire.—Grand Dieu ! Malade un jour de semaine ? Pas de danger qu'il attende au dimanche.

COUTE QUE COUTE

L'étranger.—Cocher, je vais vous donner une piastre si vous êtes capable d'arriver en temps pour le train.

Le cocher.—C'est bien, montez et nous nous rendrons ou nous nous casserons le cou.

DÉCONCERTANT

Le vieux monsieur.—C'est encore étrange que dans une grande ville comme ici, il n'arrive pas plus d'accidents.

Le jeune étourdi.—Mais monsieur, il y en arrive.

PINCÉE DE CONSEILS

PORTES QUI CRIENT

Tout le monde conviendra qu'il n'est rien de plus agaçant qu'une porte qui grince : lorsqu'on n'a pas sous la main l'huile nécessaire, il suffira de frotter les gonds avec la pointe d'un crayon ordinaire, le bruit cessera aussitôt, le graphite ou mine de plomb, est du reste un des meilleurs lubrifiants connus.

LES PETITES ATTENTIONS FÉMININES



Julie.—Tiens ! Voilà les Sacupiastrès.

Hélène.—Lesquels ? Alfred et Jules ?

Julie.—Non, celui qui vient de se marier. Il est avec sa femme.

Hélène (se rappelant d'anciennes amours).—Alors, ne me réveille pas ; je dors.